

# Monter dans le bus

**Le district de Kanyakumari est situé tout au sud de la péninsule indienne au bord de l'océan. Là, après des années de lutte, des femmes de la pêche sont parvenues à faire entendre leurs préoccupations en tant que citoyennes**

**Ajantha Subramanian**  
([asubram@gmail.com](mailto:asubram@gmail.com)),  
professeure associée  
en anthropologie,  
Université de Harvard,  
auteure d'un ouvrage à  
paraître incessamment  
sous le titre *Littoraux :  
Espace et droits en  
Inde du Sud*.  
Voir aussi [www.sup.org/book.cgi?id=16905](http://www.sup.org/book.cgi?id=16905)

Pour décrire les villages de pêcheurs du district de Kanyakumari, les stéréotypes ont souvent cours : ce serait des endroits dépourvus d'une Histoire et peuplés de primitifs vivant en dehors des réalités politiques d'aujourd'hui. Les castes de l'intérieur et les fonctionnaires de l'État renforcent encore les préjugés sur ces gens : « Ils sont aussi changeants que l'océan qui les porte », ou bien « Les pêcheurs n'ont pas les pieds sur terre : ils savent seulement prier et prendre du poisson », et aussi « Cette côte est une théocratie catholique. Le prêtre, c'est le dieu des pêcheurs. Ils feront tout ce qu'il leur dit ! »

PETER VERGHEESE/ VALLAVILAI



Autobus spécial (passagers avec marchandises) desservant Marthandam-Kaliakavilai-Neerody-Thoothoor dans le district de Kanyakumari au Tamil Nadu. Ce moyen de transport a été obtenu de haute lutte par les poissonnières.

Ces remarques font passer les pêcheurs pour des gens isolés et ignorants qui ne comprennent rien à la marche de la société, qui ne savent évidemment rien de leurs droits de citoyens. Leur labeur essentiellement artisanal semble encore accentuer leur incongruité sociale aux confins de la nation indienne.

La marginalisation de ces pêcheurs du sud-ouest du pays s'est trouvée renforcée au fil du temps par des rapports de forces organisés géographiquement

dans cette région. Là, le statut social et politique a longtemps été lié à la localisation physique. Habiter sur la côte était synonyme d'infériorité sociale, de caste primitive, de citoyenneté de seconde zone. Mais, à vrai dire, les pêcheurs de Kanyakumari n'ont pas accepté leur marginalité.

Lorsqu'ils ont réclamé des droits, ils ont posé des problèmes considérables aux normes sociales et politiques en vigueur. Leurs luttes – réclamer une zone réservée à la pêche côtière, élaborer des formes de technologie alternative, établir des relations avec des partis politiques régionaux – ont transformé les images préconçues du littoral (un espace sans droits) et déclenché des changements non seulement dans la vie sur la côte mais dans la texture même de la démocratie indienne. En d'autres mots, l'action politique des pêcheurs a remis en cause la distinction traditionnelle entre *la marge* côtière et *le cœur* de la société.

Parmi les revendications politiques de Kanyakumari, il y avait une demande particulière des femmes de la pêche : elles voulaient un service d'autobus public pour transporter leur poisson au marché. La marque infamante apposée sur l'activité de vente du poisson illustre fort bien la soumission des pêcheurs à des critères de castes qui les placent au bas de l'échelle sociale. De par leur travail, les femmes de la pêche sont en contact avec des gens que les pêcheurs n'ont pas à rencontrer généralement. Les hommes sont en mer, à l'écart des autres castes et communautés tandis que les femmes font la navette entre la côte et le monde extérieur. Elles vont vendre leur poisson sur les marchés de l'intérieur, elles rencontrent d'autres groupes sociaux et subissent leurs préjugés. Les castes de l'intérieur considèrent que la manipulation du poisson est une activité *polluante* et que les poissonnières ne respectent pas les normes qui s'imposent aux femmes, ce qui aggrave leur cas. Les stéréotypes décrivant les poissonnières comme sales, grossières, chicanières et obscènes sont partout.

Ces commentaires péjoratifs sur leur corps et leur conduite étaient certes insultants, mais ils avaient en plus de sérieuses répercussions sur leurs moyens d'existences. Avant que le gouvernement du Tamil Nadu ne prenne en compte leur demande pour des bus spéciaux (avec étagères ou casiers pour les bassines de poissons) faisant le

trajet entre le littoral et les marchés, ces femmes se voyaient interdire régulièrement l'accès aux transports publics. Beaucoup de vieilles vendeuses ont raconté leurs difficultés quotidiennes pour amener le poisson au marché avant qu'il ne se gâte. Philomène Marie était l'une de ces femmes au franc-parler ayant passé les 45 ans et qui étaient devenues mes amies durant mon séjour à Kanyakumari. Elle aimait se moquer des mines horrifiées de jeunes femmes venant des villages d'agriculteurs proches de la côte et qui allaient dans la localité voisine de Nagercoil pour un travail de bureau.

« Si mon *mundani* (le drapé sur l'épaule) glisse juste un peu, ou si mon sari est mouillé, elles se mettent à chuchoter ! Et si jeunes, plus jeunes même que mes petites-filles. Elles n'osent pas me faire une remarque directement ou me regarder dans les yeux. Mais elles ont appris de leurs parents qu'elles ne doivent pas être comme nous, qu'elles sont meilleures que nous parce que, nous, nous devons suer et porter de lourdes charges. Leurs mères achètent quand même notre poisson pour faire la cuisine ! Qu'est-ce qu'elles feraient sans nous ? Elles mangeraient du riz fade avec une sauce *kozhumbu*. »

Au début des années 1990, Philomène Marie et d'autres vendeuses décident de « forcer le passage dans le bus ». Viennent alors des manifestations : elles envahissent la rue, campent devant les bureaux de l'Administration du district en criant des slogans : Toutes les mères ont des droits, Justice pour les poissonnières, Le marché est à nous aussi, Pas de bus, pas de poisson !

Philomène Marie se confie : « Qu'est-ce que ça veut dire être une mère ? Ça veut dire donner la vie à un enfant, le nourrir, l'aider à faire la différence entre le bien et le mal. Nous sommes pauvres, notre vie est un combat. Personne ne comprend cela. Être mère c'est se battre... Sans nous, qui élèverait nos enfants, qui les nourrirait ? Certaines peuvent être mères sans devoir se battre, mais c'est pas la même chose pour les poissonnières. Vous voyez, même le gouvernement ne veut pas que nous soyons des mères. Comment nourrir les enfants si on ne peut pas vendre le poisson, si on ne peut

pas aller au marché ? Ils disent que nous sommes sales, que nous cherchons la bataille. Nous voulons seulement nourrir nos enfants, et pour cela il faut se battre. »

Après plusieurs années de lutte, le gouvernement du Tamil Nadu a finalement mis à la disposition des poissonnières des bus aménagés pour le transport du poisson. Il s'était engagé à soutenir l'activité du secteur artisanal, et cela permettait à la côte d'atteindre un nouveau public plus vaste. En se présentant comme des travailleuses ayant droit aux services publics, ces femmes ont obligé l'État à les considérer comme des citoyennes à part entière, avec des caractéristiques distinctives. En fournissant ces bus, il étendait un service public jusqu'à la côte et reconnaissait en même temps les besoins particuliers des gens de cet endroit. Les bus étaient spécialement aménagés, avec des étagères pour les paniers et les bassines en inox d'un côté et les sièges de l'autre. On conjugait ainsi un moyen de transport moderne avec un petit commerce que l'on croyait destiné à disparaître. Le militantisme de ces poissonnières était donc une réplique directe à l'adresse de ceux qui prédisaient leur disparition face à la mécanisation de la pêche et l'entrée en action des gros négociants. En montant dans ces bus, les poissonnières avaient le sentiment nouveau qu'elles comptaient aussi pour quelque chose : ces bus étaient à leur disposition pour faciliter leur travail. « Cela nous faisait penser que nous avions maintenant le droit de monter dans le bus, le droit d'aller au marché, au lieu de rester cantonnées dans notre village » (Philomène Marie).

Cette histoire montre que, en agissant sur le plan politique, les poissonnières ont pris conscience de leur citoyenneté, de leur droit de réclamer auprès de l'État : la citoyenneté prenait davantage de sens. Et en s'intégrant au groupe élargi de ceux qui affichent leurs droits, elles n'ont pas, pour autant, perdu leur identité. Au contraire, en montant dans leur bus, elles comprennent mieux que leurs droits dépendent de leurs multiples identités : en tant que femmes, en tant que vendeuses de poisson, en tant qu'habitantes de la côte. ■

**En se présentant comme des travailleuses ayant droit aux services publics, ces femmes ont obligé l'État à les considérer comme des citoyennes à part entière.**